

correspondant d'y venir prendre possession de sa cabine. Cependant rien n'est plus vrai, grâce au temps que met à sa toilette une jeune anglaise, charmante au physique et excessivement désagréable sous tous les autres rapports, que je m'étais chargé sur sa bonne mine de jeter dans les bras de son mari, en Angleterre; deux minutes plus tard et l'*Italy* fatigué d'attendre partait sans moi. J'en appelle à tous les passagers témoins de mon arrivée pittoresque sur le pont du navire, suant, haletant, furieux, enfoui dans une masse de cartons à chapeaux, de sacs de nuit, de boîtes de toutes sortes, que la blonde insulaire avait bien voulu ajouter à mes propres bagages.

L'*Italy* est un énorme *steamship* de la Ligne Nationale de Liverpool à New-York.

C'est un navire dont je n'aurais pu vous dire trop de mal, si je n'avais été forcé d'admirer malgré moi la manière ferme et tout à fait insouciant avec laquelle il laissait battre sa lourde carcasse par la vague quelquefois furieuse les derniers jours de notre longue traversée.

Aussi, le capitaine, brave tête de marin, s'il en fut jamais, répétait-il avec une satisfaction toujours nouvelle aux pauvres passagers condamnés à être ensevelis douze jours durant dans les flancs de cette immense tortue navale—«l'*Italy* ne va pas vite, mais c'est le bateau le plus sûr de la ligne»—que dire, comment récriminer davantage; c'était toujours une fiche de consolation.

Il n'en est pas moins vrai, qu'il était vexant pour notre amour-propre de passager de voir avec quelle nonchalante mansuétude il permettait aux steamers des autres lignes de passer devant lui. Un steamer de la ligne Allan parti de Québec trois jours après nous est entré dans le port de Liverpool six heures avant, après nous avoir passé en face de Queenstown.

Pris dans son ensemble, l'*Italy* est pourtant, sans contredit, un magnifique bateau, sinon un bateau excessivement confortable au point de vue anglais.

Si les matelas des lits, ou plutôt des espèces de crèches à deux étages où il est donné aux malheureux passagers de se livrer à toutes les douceurs du mal de mer, sont durs, au point qu'on les croirait rembourrés avec des noyaux de pêches, au moins, sont-ils enchassés dans une boiserie en acajou sculpté garnie de velours et de damas, le tout, produisant le meilleur effet à l'œil du visiteur indifférent qui vient, en flânant, admirer ces sortes de palais flottants, à l'ancre dans le port.

On y a aussi la satisfaction de voir servis, dans de la vaisselle du plus beau plaqué anglais et par des *stewards* en grande tenue, des plats beaux à l'œil, détestables au goût, préparés par un cuisinier qui évidemment est beaucoup plus fort en théorie qu'en pratique.

Deux fois par jour, on sert, au *lunch* et au dîner une espèce de sauce noirâtre où nagent par-ci par-là de rares morceaux de queue de vache et de carottes à moitié cuites, que l'on décore du nom pompeux de soupe à la tortue. Cette sauce ou cette soupe—si on aime mieux—peut donner une idée aussi exacte que possible du fameux brouet national que Licurgue avait intimé comme seul régal, dit-on, aux citoyens de Sparte.

En dépit de cette cuisine détestable, à tous les points de vue, il y avait encore, bon nombre de passagers et de passagères qui attendaient, avec une certaine impatience chacun des quatre repas quotidiens que l'on est condamné à faire comme seule distraction à bord; se précipitaient avec un plaisir vorace, à leurs places respectives, à table, au premier appel de la cloche et qui après avoir mangé comme des boas devaient digérer comme des autruches pour faire face aux exigences du repas qui doit être servi, mangé et digéré quelques instants après.

Nous n'étions que soixante passagers de cabines, à bord, et pourtant jamais encore je n'ai vu de société composée d'éléments aussi hétérogènes que celle qui se réunissait chaque soir dans le grand salon de l'*Italy*.

Je vous citerai en première ligne et comme le plus assommant de tous, un Américain veuf, aux cheveux et à la barbe soigneusement teints, inventeur de je ne sais quoi exposé à Vienne où il se rendait avec son fils, gamin de dix à onze ans, détestable enfant, s'il en fut jamais, qui venait inévitablement vous rouler dans les jambes, chaque fois que l'on voulait faire un pas sur le pont. Le brave industriel avait la monomanie du chant et quoiqu'il eût la voix fausse au possible, il n'en chantait pas moins douze jours durant, avec une persévérance digne d'un meilleur sort, avec accompagnement des mêmes *couacs* et des mêmes notes dissonnantes, le tout enjolivé de roulements d'yeux inimitables, la même romance, romance fort sentimentale sans doute.

Une jeune dame fort distinguée dont la mère était Italienne, le père, Allemand, le mari, Espagnol et les enfants, Américains.

Un Anglo-Américain bien mis et bien nourri qui crut un jour chatouiller fort agréablement mon amour-propre national en m'annonçant qu'il n'aimait que la cuisine française et qu'il payait \$1200.00 par an un cuisinier de mon pays. Ce malheureux Monsieur subissait la domination d'une femme, *yvkeese* pur sang, qui combattait le mal de mer par des lectures à outrance, auxquelles son mari était obligé de prendre part, bien forcément, si on devait en juger par sa mine.

Quatre actrices anglaises regagnant leurs foyers; l'une aux cheveux blonds filasse, à la figure enluminée, à l'œil de faïence, à l'air rogue et revêche, d'une taille qui lui interdisait d'une manière absolue les rôles de sylphides, bonne, en un mot, tout au plus, à remplir les rôles de duègne ou de vieille douairière allemande.

Une autre de ces actrices, était aussi étique, aussi diaphane, aussi svelte que sa camarade était dodue, rondelette et épaisse.

Les deux dernières, deux sœurs, deux figurantes, sans doute, ne paraissaient avoir d'autre spécialité artistique que celle de se faire courtiser, mais il faut avouer, pour être juste, qu'en cela elles excellaient et qu'elles mettaient presque de l'art dans ce genre de mise en scène.

Un ventriloque irlandais, de première force, qui revenait dans son pays après une tournée assez lucrative aux Etats-Unis, mais qui était affligé de la femme la plus grosse et la plus laide qu'il soit possible de voir.

Un couple irlandais excessivement grotesque, jeune ménage de cinquante ans passés dont la femme cuisinière retirée payait à la communauté un voyage de nocce transatlantique, dans l'unique but, j'en suis certain, d'aller éblouir les *paddys* de son village natal par l'étalage de ses bijoux en cuivre doré.

Un vieil avocat de Philadelphie, qui mangeait comme quatre et qui n'éprouvait les effets du mal de mer, ou quelque chose d'à peu près analogue, que quand il avait trop bu.

Un vieux cultivateur des prairies de l'Ouest, miné depuis plusieurs années par les fièvres tremblantes, et que sa femme âgée de vingt-cinq ans, avait envoyé promener... en Angleterre.

J'en passe et des meilleurs, car je m'aperçois que cette nomenclature finirait par devenir trop longue et trop ennuyeuse. Cependant je ne puis m'empêcher de faire une mention spéciale d'un jeune Canadien, avocat de Washington, Canadien-Français dans l'âme quoiqu'établi depuis son enfance aux Etats-Unis. M. Edmond Mallet, tel est le nom de ce charmant compagnon de voyage, distrait quelques mois à ses nombreuses occupations pour visiter l'Irlande, l'Angleterre, l'Ecosse, la France, l'Espagne et l'Italie. Je n'oublierai jamais, assurément, les longues causeries au moyen desquelles nous avons écoulé ensemble les loisirs forcés de notre ennuyeuse traversée.

Le matin du onzième jour de notre traversée, grand remue-ménage à bord du steamer. La nouvelle avait été donnée que la terre était en vue et il n'était pas cinq heures que tous les passagers étaient réunis sur le pont, regardant d'un œil joyeux et presque attendri les côtes sud de l'Irlande que nous longions alors.

Après plus de dix jours d'une ennuyeuse captivité pendant lesquels on n'a d'autre horizon qu'une mer tantôt calme tantôt houleuse, se déroulant à l'infini sous un ciel bleu quelquefois, mais le plus souvent sombre et pluvieux, je n'ai pu envisager sans une certaine émotion ces côtes verdoyantes si pittoresquement découpées d'un pays où tant de cœurs généreux ont compati aux malheurs de la France; où tant de malheureux opprimés aspirent avec volupté l'espérance, chaque fois qu'un souffle de liberté s'exhale de quelque point du globe.

Bientôt après, nous arrivions en vue du port de Queenstown d'où un petit bateau à vapeur est venu nous prendre et nous laisser quelques passagers et puis, nous perdions encore une fois la terre de vue et n'arrivions que le lendemain sur les onze heures du matin dans le port de Liverpool.

Dans ma prochaine lettre je vous dirai un mot des villes que j'ai visitées et des campagnes que j'ai traversées, tant en Angleterre qu'en France. Puis je vous ferai part de certaines observations que j'ai faites et établirai quelques termes de comparaison entre les mœurs et les habitudes des paysans de la contrée que j'habite et de celle que je visiterai pendant mon séjour ici et les coutumes de nos habitants canadiens.

En attendant je vous laisse tout à la joie que ne peut manquer de vous donner la nouvelle de mon arrivée à bon port.

Votre obt.,

P. DE CAZES.

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI.

POÈME

Récité par l'Auteur à l'Université Laval de Québec, le 17 Juin 1873, à l'occasion du Deux-Centième Anniversaire de la découverte du Mississippi par LOUIS JOLLIET.

I.

Le grand fleuve dormait couché dans la savane,
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'éclairs et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons!

Juin brillait. Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,
L'Été fécond chantait ses sauvages amours.
Du Sud à l'Aquilon, du Couchant à l'Aurore,
Toute l'immensité semblait garder encore
La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux! Les rochers aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle éffréné;
On sentait palpiter les solitudes mornes,
Comme au jour où vibra dans l'espace sans bornes
L'hymne du monde nouveau-né.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage,
Jusques aux golfes du Midi.

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le colosse épanchait sa nappe immaculée
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant la steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi, dans un hymen étrange,
L'Équateur au Septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier du grand pin touffu qui lui verse son ombre,
Le Roi des eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,

Déposé le tribut de sa vague profonde
Que devant le soleil et Dieu!...

II.

Jolliet! Jolliet! quel spectacle féérique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu!
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre!
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu!

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
Le regard rayonnant d'audace satisfait,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé!

Puis, bercé par la houle, et bercé par ces rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les flots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants!

A son aspect, du sein des flottantes ramures,
Montait comme un concert de chants et de murmures;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traquant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,
L'on aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,
Saluaient le héros dont l'énergique audace
Venait de buriner le nom de notre race
Aux fastes de l'esprit humain!

III.

O grand Meschacébé!—voyageur taciturne,
Bien des fois, aux rayons de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis, je suis venu m'asseoir;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent, du regard, suivi d'étranges formes
Glissant dans les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavaleries,
En jetant au désert un défi solennel!
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie,
Et des âmes à l'Éternel!

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée;
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,
Devant une humble croix,—ô puissance magique!—
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique,
Passer en pliant le genou!

Et puis, bercant mon âme aux rêves des poètes,
J'entrevois aussi de blanches silhouettes,
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits,
Atala, Gabriel, Chactas, Evangeline,
Et l'ombre de René, debout sur la colline,
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses.....
Mais de ces visions poétiques et roses,
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,
C'était passant au loin dans un nimbe de gloire,
Le hardi pionnier dont notre jeune histoire
Redit le nom avec orgueil.

IV.

Jolliet! Jolliet! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas d'un seul trait, sur la carte du monde,
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain!

Deux siècles sont passés, depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité,
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,
Pour les déshérités de tous les coins du globe,
Du pain avec la liberté!

Où, deux siècles ont fui! La solitude vierge
N'est plus là. Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait, grandit la métropole;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit!

Plus de forêts sans fin: la vapeur les sillonne!
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne;
L'enfant de la nature est évangélisté:
Le soc du laboureur fertilise la plaine;
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé!

Des plus purs dévouements merveilleuse semence!
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,
O Jolliet, et vous, apôtres ingénus,
Humbles soldats de Dieu, sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fîtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité.....
Gloire à vous tous! du Temps franchissant les abîmes,
Vos noms environnés d'auréoles sublimes
Iront à l'immortalité!

V.

Et toi, de ces héros généreuse patrie,